

LE CIRCUIT DANS LA PENSÉE POST-KENNESIENNE AMÉRICAINNE

Économique, vol. 6, 1990

MARC LAVOIE

Dès 1981, Alain Parguez (1981, 172) a noté qu'il existait des liens de parenté évidents entre la théorie française du circuit et la théorie post-keynésienne américaine. Dans les deux cas, il est clairement question d'économie monétaire de production, et l'inspiration de ces théories est principalement d'origine keynésienne, au sens des écrits de Keynes.

Je voudrais profiter du présent texte pour faire une brève récapitulation des thèmes que les participants à la théorie du circuit ont jugé essentiels. Ceci me permettra donc de définir ce que j'entends par théorie française du circuit pour les fins de cette étude. Dans une seconde partie, je relèverai dans quelle mesure on trouve des éléments de cette théorie dans la pensée Post-keynésienne américaine. Enfin, dans un troisième temps, j'analyserai les liens hiérarchiques qui unissent de façon générale la théorie du circuit et l'approche post-keynésienne.

I - Les éléments essentiels de la théorie du circuit

Depuis que j'ai tenté de faire une synthèse de la théorie du circuit (Lavoie 1987), quelques travaux ont été publiés où les auteurs ont tenté, de façon explicite ou implicite, de se livrer au même type d'exercice. Il est donc intéressant de comparer les éléments essentiels qui ont été relevés par des observateurs participant à des degrés divers à la théorie du circuit.

Dans ma propre étude, j'identifiais quatre thèmes propres aux circuits :

- 1) "Il existe une hiérarchie des agents dans le circuit économique ;
- 2) toute production fait l'objet d'un financement initial et d'un financement définitif distincts ;
- 3) la monnaie est fondamentalement une monnaie de crédit et elle est endogène ;
- 4) il existe des lois macroéconomiques indépendantes des relations microéconomiques, en particulier l'identité de l'épargne et de l'investissement" (Lavoie 1987, 67).

Dans sa synthèse, rédigée pour le public anglo-saxon peu averti, Augusto Graziani (1989, 20-21) identifie aussi quatre grands thèmes de l'école du circuit, lesquels sont assez proches de ceux indiqués ci-dessus. On remarquera que les propositions (4 a) et (3a) ci-dessus correspondent de façon identique aux propositions (2) et (3) respectivement. On retrouve d'ailleurs les mêmes quatre thèmes chez Le Héron (1988, 54-55).

- 1 a) Il faut distinguer au moins trois grands secteurs : les ménages, les entreprises, et les banques commerciales ;
- 2 a) Le circuit débute avec la création de monnaie, les banques étant endettées vis-à-vis la Banque centrale tandis que les entreprises s'endettent vis-à-vis des banques ;
- 3 a) La monnaie est endogène ;
- 4 a) Toute production réclame un financement initial et un financement définitif. C'est la consolidation.

Pour terminer ce rapide tour d'horizon, on peut utiliser le texte récent d'un circuitiste convaincu, lequel oppose marché et circuit. Dans ce texte, Frédéric Poulon (1988) relève aussi quatre thèmes essentiels à la théorie du circuit :

- 1 b) Il existe une hiérarchie des agents plutôt qu'une interdépendance des marchés ;
- 2 b) L'impulsion initiale du circuit provient du flux de création monétaire ;

3 b) Il existe une dimension temporelle à l'analyse de circuit alors que l'analyse néoclassique est atemporelle ;

4 b) L'analyse de circuit est axée sur celle du profit macro-économique, lequel peut être positif ou négatif.

Dans un autre texte plus récent, et moins axé sur la comparaison entre circuit et marché, Poulon (1989) fait reposer l'analyse de circuit sur deux principes fondamentaux. Ces deux principes sont :

- 1 c) Le principe de l'économie monétaire de production, lié à la hiérarchie des agents et à la présence de l'agent bancaire (semblable à 1 b) ;
- 2 c) Les identités fondamentales : celles concernant les flux entrant ou sortant, et celle de l'investissement et de l'épargne.

Ainsi, pour récapituler, il semble que la théorie du circuit puisse être basée sur les fondements suivants :

- (i) - Il existe une hiérarchie des agents ;
- (ii) - De ces agents, il faut distinguer l'entreprise productrice de la banque, institution financière ;
- (iii) - Le circuit commence avec la création monétaire ;
- (iv) - Ce financement initial doit être distinct du financement final ;
- (v) - La monnaie est ainsi endogène et provient du crédit des banques ;
- (vi) - Il existe des identités fondamentales ($I = S$) ;
- (vii) - La notion de temps irréversible concrétise le circuit.

Evidemment, ceci est fort synthétique et serait probablement insuffisant à qui voudrait se renseigner sur la théorie du circuit. Je n'ai pas cherché à nuancer les tendances schmittiennes ou parguézianes (Poulon 1989, 78). En fait, il faudrait probablement parler d'une troisième école, la tendance bordelaise, puisque, par exemple, la création de monnaie chez Schmitt, Parguez et Graziani est brève, tandis que chez Poulon elle est nette (Quilès 1988, 11) (1). Ainsi, tandis que l'aspect destruction de la monnaie lors du remboursement de leurs dettes par les entreprises apparaît peut-être comme

(1) On pourrait mentionner une quatrième école, celle des "hétérodoxes" ainsi qu'on la retrouve dans l'analyse comparative de De Vroey (1986).

élément (viii) d'une théorie du circuit schmittien ou parguézien, ce ne saurait être le cas pour le circuit bordelais (1). Mais cette tentative de synthèse sera suffisante pour notre propos et nous allons maintenant voir dans quelle mesure les sept éléments retenus se retrouvent dans les écrits des post-keynésiens américains contemporains.

II - Des éléments de circuit chez les post-keynésiens américains

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il faudrait préciser ce que j'entends par post-keynésien américain. Je vais utiliser une définition assez large de ce terme. Je ne me limiterai pas aux seuls Davidson, S. Weintraub et Minsky, qui semblent constituer la référence traditionnelle, ni aux seuls auteurs qui ont publié dans le *Journal of Post Keynesian Economics*. J'inclurai en particulier les auteurs d'inspiration marxistes, qui ont pour inspiration première T. Veblen ou J.K. Galbraith, et qui publient dans le *Journal of Economic Issues*. On notera d'ailleurs que la plupart des post-keynésiens actifs et prestigieux, tels que B.J. Moore, A.S. Eichner et H.P. Minsky, ont publié des textes dans les deux revues nommées ci-dessus, et qu'en conséquence, de vastes sections des deux courants sont communes.

Notons tout d'abord que dans sa synthèse, Graziani (1989, 12) consacre un paragraphe à la liaison entre circuitistes et post-keynésiens. Pour Graziani, les circuitistes reprocheraient aux post-keynésiens en général (sauf Moore et Minsky) de ne pas assez tenir compte des relations entre banques et entreprises, même si les circuitistes rejettent avec les cambridgiens la théorie néoclassique de la répartition. Graziani (1989, 13) relève aussi que plusieurs versions de la théorie du circuit (mais ceci ne s'applique peut-être pas à sa version bordelaise), s'appuient sur un modèle de répartition à la Kalecki, qui n'est pas sans ressembler aux équations fondamentales du *Treaise on Money and Keynes*. On en déduit donc que si des éléments de circuit apparaissent chez les auteurs post-keynésiens, c'est parce que ces derniers se sont particulièrement inspirés des équations du *Treaise* ou parce qu'ils se sont interrogés sur la question de la création monétaire. Ainsi c'est cette question et celle des identités fondamentales qui retiendront plus particulièrement notre attention.

III.1. Les post-keynésiens dominants

Considérons tout d'abord les travaux des deux post-keynésiens américains les plus connus et encore vivants, P. Davidson (1972) et H.P. Minsky (1975). Ces deux auteurs, bien que clairement influencés par Keynes sont encore extrêmement marxaliens. Toute leur approche se conçoit en

(1) Un autre élément (Viii) pourrait être l'instabilité des capitalismes, avec ses crises, le rejet de la loi de Say, etc...

termes d'offre et de demande sur un marché. Si ce n'était du vocabulaire employé, des sources utilisées, et des auteurs critiqués, on ne trouverait guère de différences entre les techniques utilisées dans leurs travaux et celles des économistes néoclassiques travaillant en équilibre partiel. On trouve cependant quelques très brefs éléments de circuit chez ces deux auteurs.

Davidson (1972), on le sait, a été l'un des premiers économistes à remettre en lumière le mouf de finance de Keynes, mis de l'avant par ce dernier en 1937 et semble-t-il oublié par la suite. Ceci a conduit Davidson à scinder la création monétaire en deux formes, l'une traditionnelle et l'autre non orthodoxe, qu'il nomme le *finance-generating process* (1972, 226-227). Ce processus indique que la production implique une création monétaire, en particulier lors de la transition à un niveau d'activité plus élevé. Dans un article plus récent (1988), Davidson reprend fondamentalement la même formulation, ses explications étant renforcées par les traditionnelles courtes d'offre et de demande de monnaie. En fait, le seul élément nouveau depuis 1972 provient de sa distinction claire et précise entre financement initial ("finance") et financement définitif ("funding") (1986). C'est, nous l'avons vu, un élément fondamental de toute théorie du circuit. Mais on ne peut pas en trouver davantage chez Davidson.

La lecture de Minsky est en ce sens toute aussi décevante. On ne trouve que quelques vagues allusions à des éléments de la théorie du circuit. Dans un de ses meilleurs textes cependant, Minsky (1980, 506) maintient que dans une économie capitaliste la monnaie de crédit est continuellement créée et détruite. Mais immédiatement après avoir énoncé cette idée qui semble annoncer l'annonce d'un circuit par création d'un flux monétaire, Minsky réfère au rôle d'intermédiaire financier des banques (plutôt qu'à celui d'émetteur de monnaie de crédit). Dans le même article, Minsky (1980, 509) souligne le fait que les firmes productrices de biens de consommation aussi bien que celles productrices de biens d'investissement doivent s'endetter auprès des banques. On a donc là aussi une notion de financement initial auquel doit se substituer un financement définitif. Mais ces notions apparaissent bien secondaires. Minsky (1980, 515) utilise aussi des équations de détermination du profit qui s'inspirent de celles de Kalecki et qui ont une apparence parguézienne. Mais on ne sait trop quel usage il veut en faire.

Dans la même tradition marxalienne que Davidson et Minsky, Rousseas (1986) a consacré un livre aux questions monétaires. Là aussi, bien qu'il soit question du motif de financement, il est difficile d'y retrouver la notion d'un circuit économique. En fait, à quelques reprises, on a l'impression que ce sont les profits qui font le financement initial. Ainsi, si l'on veut retrouver le circuit sous la plume des post-keynésiens américains, il faut lire

ses adeptes moins marshaliens et moins prestigieux.

II.2. Les post-keynésiens horizontalistes.

Deux livres post-keynésiens récemment publiés traitent de façon fort similaire du rôle de la monnaie comme moteur de l'expansion. Il s'agit des livres de B.J. Moore et A.S. Eichner (1987). Dans le cas d'Eichner, il s'agissait en fait d'une version préliminaire, destinée à être revue, avant d'être commercialisée. Ce projet ne pourra jamais être complété, mais Eichner nous a tout de même laissé un chapitre assez complet sur la monnaie (Chap. 12), son livre étant consacré à la macroéconomie dans son ensemble.

Pour Eichner, l'économie monétaire de production est fondamentalement basée sur le crédit. Ce qu'il cherche essentiellement à démontrer, c'est qu'un accroissement de l'activité économique ne peut se faire si un agent économique accepte de s'endetter davantage sans qu'un autre ne réduise ses dépenses. Ceci requiert un crédit bancaire qui suscitera une création monétaire. Ainsi, si la monnaie peut être créée suite à des effets de portefeuille, ces effets sont d'une importance secondaire car ils n'entraînent pas un relèvement de l'activité économique.

Eichner consacre de nombreuses pages à une démonstration comptable de cette proposition, et il montre qu'une augmentation de la demande de titres financiers ne peut que modifier les prix de ceux-ci, sans fournir de fonds supplémentaires aux entreprises.

Eichner (1987, 813) propose un modèle qui puisse analyser à la fois les flux réels et monétaires, en ajoutant aux flux financiers des ménages et des entreprises, les flux financiers et les bilans du système bancaire. On retrouve donc là une idée essentielle de la théorie du circuit, soit la prise en compte de ces trois acteurs économiques fondamentaux. A partir de là, Eichner renforce la causalité allant de l'investissement à l'épargne, seule le crédit bancaire et l'endettement accru des entreprises permettant l'accroissement de l'activité économique et donc celle de l'épargne. Eichner explique avec force détail que si l'un des agents économiques tente unilatéralement d'augmenter son surplus en réduisant ses dépenses (donc en augmentant son épargne), ceci conduira à la baisse des recettes des autres agents économiques, et donc à la baisse de leur propre épargne. On a là le concept de l'identité macroéconomique fondamentale entre investissement et épargne, les variations de l'épargne d'un secteur compensant nécessairement celle de l'autre secteur.

B.J. Moore se pose essentiellement la même question que A.S. Eichner dans le chapitre 12 de son livre sur la monnaie. Dans ce chapitre, Moore se demande : comment le revenu national et la demande globale peuvent-ils

augmenter ? (1988, 295). A nouveau la réponse est la même : il faut que des unités économiques s'engagent dans des dépenses supplémentaires, financées par endettement. Il faut une création de monnaie de crédit. Moore (1988, 297) reconnaît que cette expansion pourrait parfois être possible par une réduction des encaisses monétaires accumulées. Mais ce ne peut pas être la règle. En général, une activité économique accrue implique un endettement accru et l'épargne augmentera par passu (1988, 312).

Moore redécouvre aussi les grandes identités macroéconomiques. Pour l'économie toute entière, le revenu total doit être égal à la dépense, la demande globale égale l'offre globale, les déficits de certaines unités doivent nécessairement compenser exactement les surplus des autres unités (1988, 295). De plus, Moore rejette le traditionnel multiplicateur keynésien. Il reprend à son compte, mais sans la connaître, l'idée du multiplicateur égal à un de Bernard Schmitt (1971, 2). Pour Moore (1988, 314) en effet, l'investissement et l'épargne ne s'égalisent pas par les variations de revenus. Epargne et investissement sont continuellement identiques, dès le moment qu'une banque consent un crédit, via l'apparition de dépôts bancaires.

Naturellement, à la fois Moore et Eichner ont prôné l'idée d'une monnaie endogène de crédit. Ainsi on retrouve chez ces deux auteurs la plupart des sept principes qui semblent guider la théorie du circuit, même si celle-ci est loin d'apparaître de façon explicite dans les écrits de ces auteurs. Ainsi, Eichner prend une position assez radicale, éliminant la notion d'offre de monnaie et considérant que la notion de stock de monnaie n'a guère d'utilité (Forman et al. 1985, 36).

II.3 Autres post-keynésiens

En sus des auteurs déjà mentionnés, on peut retrouver d'autres auteurs américains ayant une certaine parenté avec le circuit. Ceci est particulièrement évident pour les auteurs se situant dans le cadre d'une analyse en termes de flux financiers. Deux cas viennent à l'esprit. Il y a Andrea Terzi (1986-87), ancien élève d'Eichner, qui a insisté sur les nécessaires identités de flux financiers, et surtout James S. Earley (1983), un institutionnaliste ayant depuis longtemps poursuivi indépendamment une voie hérétique qui se rapproche dans une certaine mesure de celle des circuitistes.

Earley a développé une approche qu'il appelle une approche du crédit, laquelle se veut une alternative aux théories monétaristes et keynésiennes de la monnaie. Malheureusement, ses travaux sont relativement peu connus, Earley ayant peu publié sur le sujet, si ce n'est après être devenu professeur émérite. Comme Terzi, Earley s'appuie sur une analyse de flux financiers, et comme

Moore et Eichner, la source de l'expansion économique lui semble être primordialement le crédit et donc la dépense par endettement.

On peut noter trois autres contributions à une théorie post-keynésienne quasi-circuitiste. Edward Nell (1986), dans un texte consacré au taux d'exploitation marxiste, modifie brusquement le propos de son sujet, et dans la deuxième partie de son article, propose ce qui ressemble énormément à une présentation paraguayenne du circuit, avec deux secteurs de production, l'un de biens de consommation et l'autre de biens d'investissement, les profits de chaque secteur relevant d'équations à la Kalecki ou de type Treatise on Money. Le phénomène de création monétaire nécessaire à la lancée du processus productif est assez clairement explicité. On a somme toute l'impression que Nell a déjà lu Parguez (1980). Cependant, il faut porter au crédit de celui-là le fait qu'il avait auparavant rédigé une étude sur la théorie de la circulation monétaire de Wickseil. L'étude de Nell (1967) traitait déjà de nombreux problèmes qui ont par la suite mobilisé les circuitistes, par exemple la clôture de circuit lorsque les entrepreneurs doivent verser des intérêts au secteur bancaire auprès duquel ils se sont initialement endettés. Ainsi, il est clair que les origines de la théorie du circuit ne sauraient se situer exclusivement autour de Keynes, et que chez certains américains, Earley et Nell, il a existé une certaine tradition circuitiste.

Cette tradition circuitiste américaine s'ouvre au grand jour chez Gladys Parker Foster (1987). Celle-ci s'associe en fait à la théorie paraguayenne du circuit pour traiter du financement de l'investissement, où les éléments compatibles de Schumpeter, Marx, Kalecki et Keynes sont rassemblés. A nouveau plusieurs thèmes circuitistes importants sont soulignés : la distinction entre financement final et initial, l'endogénéité de la monnaie de crédit, les grandes identités macroéconomiques, la nécessité de l'endettement pour la croissance. Chez Parker-Foster, la notion de circuit est explicite (1). Mais il faut aussi noter que celles-ci se retrouvent indépendamment chez certains institutionnalistes américains, Foster (1981) par exemple, lequel présume que l'accumulation du capital requiert un endettement préalable (Seccareccia 1988, 51). Nous pouvons donc conclure cette section en disant que quelques post-keynésiens américains ont reconnu l'influence de la théorie du circuit sur leur façon de voir le système économique ; que d'autres post-keynésiens ont une vision qui s'apparente dans une certaine mesure à celle des circuitistes, bien que le circuit soit loin d'apparaître explicitement. Mais que les post-keynésiens américains les plus prestigieux semblent très éloignés des préoccupations circuitistes. S'il doit y avoir une certaine intégration entre les circuitistes et l'école post-keynésienne américaine, ce n'est pas parmi les plus

(1) Jane Knodell (1988) a aussi développé un modèle de circuit robertsonien avec décalage temporel, où l'on retrouve certaines idées mises de l'avant par des circuitistes français.

prestigieux représentants de celle-ci qu'il faut aller en chercher les éléments.

III - Les circuitistes par rapport à l'économie post-classique

Je voudrais ainsi traiter un thème que j'ai déjà abordé précédemment (Lavoie 1987), à savoir les relations qui existeraient entre l'approche prônée par les circuitistes et l'approche post-keynésienne. Poulon (1988, 21) se réfère à l'émergence d'un paradigme du circuit et j'ai déjà discuté du paradigme post-classique qui intégrerait la théorie post-keynésienne (américaine ou autre). A mon avis, si on peut avancer l'idée que l'approche post-classique constitue un paradigme alternatif à l'approche néoclassique (Lavoie 1990), par contre on ne saurait parler de paradigme du circuit pour la simple raison que cette approche ne prétend pas traiter de toutes les questions économiques.

Par exemple, la théorie du circuit n'offre pas de théorie micro-économique de l'entreprise. Voilà pourquoi Kauffman (1988, 64) dit devoir s'appuyer sur une théorie du mark-up pour expliquer l'inflation. On peut aussi reprendre la critique de J.A. Krueger (1986, 13), à savoir que les taux d'intérêt semblent absents de la théorie du circuit, ce qui est tout de même paradoxal pour une théorie qui se dit vouée à l'étude du système stratifié des prix après Alain Barrère lui-même procède à l'étude du système stratifié des prix après s'être interrogé sur les causes de la révolution keynésienne avortée : "Aucune théorie économique ne peut être véritablement "générale" sans une théorie de la valeur (1974, 675). On ne peut prétendre tout étudier avec les seuls modèles agrégés. D'ailleurs, la présence d'interdépendances ne signifie pas l'abandon de liens hiérarchiques.

J'ai déjà expliqué pourquoi la théorie du circuit me semblait être une version particulière et spécialisée de l'approche post-keynésienne (Lavoie 1987, 86 et s.). Chaque théorie ou chaque modèle dispose de ses outils favoris, répond à ses propres questions. Cependant, en tout cas dans sa version paraguayenne, la théorie du circuit utilise les mêmes équations de base que les post-keynésiens. Ces derniers attachent simplement plus d'importance à des relations de comportement.

De façon générale, je considère que la théorie du circuit est un développement particulier de la théorie post-keynésienne de la monnaie. C'est un développement qui permet de mieux comprendre et de mieux défendre les causalités prônées par les post-classiques, par exemple, l'effet déviation (Parker Foster 1986, 96Z). C'est une approche qui permet de mieux saisir la réalité en allant au-delà des superficialités des marchés néoclassiques. Mais à mon avis, les circuitistes ne peuvent faire cavaliers seuls. Nonobstant le grand intérêt des travaux déjà accomplis, ils ne peuvent progresser sans se situer dans

un cadre beaucoup plus vaste, celui du paradigme post-classique, à défaut de quoi ils en seront réduits à des banalités (identités, institutionnalisme descriptif) ou à s'inspirer de l'école néoclassique pour faire avancer leurs formalisations.

Je voudrais terminer en expliquant dans quelle mesure la théorie du circuit peut s'intégrer au paradigme post-classique. J'ai déjà prétendu que cette approche pouvait s'organiser autour de quatre croyances essentielles : le réalisme, l'organicisme, la production, la rationalité procédurale (Lavoie 1990). Les circuitistes, ou du moins certains d'entre-eux, se réfèrent aussi à la réalité, plutôt qu'à l'hypothético-déductif pour construire leur modèle (Quilès 1988, 16). J'interprète d'ailleurs la théorie du circuit et son insistance sur les flux de création monétaire comme une tentative d'introduire un peu de réalisme dans la façon d'intégrer la monnaie au système productif. Là-dessus, je suis donc en accord avec d'Autume (1989, 27) qui voit dans la théorie du circuit une façon de "décrire réellement la circulation de la monnaie, qui ne trouve pas sa place dans les modèles usuels". Evidemment certaines formulations du circuit font plutôt penser à une axiomatique. Mais je n'ai jamais prétendu que toutes les versions du circuit étaient compatibles avec la théorie post-keynésienne. D'ailleurs, on peut douter que toutes les versions du circuit soient compatibles entre-elles. Ce qui importe, c'est ce que certaines expressions du circuit sont profondément post-keynésiennes.

Mais le réalisme n'est pas la seule présupposition commune à la théorie du circuit et au paradigme post-classique. Ainsi Quilès (1988 b) consacre d'intéressants développements à l'incertitude, l'irrationnel et le rôle des conventions dans la théorie du circuit. Pour ce qui est de l'organicisme, il est certain que le rôle attribué aux grands pôles du circuit, ménages, entreprises, banques, est tout à fait conforme à la vision holistique post-classique. Finalement, pour ce qui est de l'importance de la production, plutôt que celle de l'échange ou de la rareté, il faut se reporter au principal précurseur de la théorie du circuit, F. Quesnay. De son modèle, on peut soit s'attacher aux flux monétaires comme le font les circuitistes, soit s'intéresser à leur contrepartie réelle, ce qui nous entraîne vers les néo-ricardiens et leurs modèles de production désagrégés. Ainsi la théorie du circuit peut certes être intégrée au paradigme post-classique.

Il est assez frappant de constater que lorsque De Vroey (1986, 3) décrit les prémisses de la théorie du circuit pour les comparer à celles de la théorie néoclassique, il utilise des couplets de comparaison qui sont assez similaires à ceux évoqués ci-dessus. Ainsi De Vroey oppose l'instrumentalisme (néo-classique) à pertinence (circuit), atomisme à groupes sociaux, dichotomie monnaie/réel à économie monétaire d'endettement, simultanéisme à séquentialisme.

Conclusion

Dans son survol de la théorie du circuit, Graziani (1989, 2) se demande dans quelle mesure la contribution de celle-ci est originale. Il est difficile de répondre car les trois tendances du circuit ont pris appui sur des supports différents. Les schmittiens raisonnent à partir de quelques phrases de Keynes où les grandeurs imaginaires et réalisées sont opposées et où il ne peut exister de relation temporelle entre la demande effective et le revenu global (Keynes 1973, 179-180). C'est le temps "conceptuellement concret" de Parguez (1980, 429). Celui-ci s'inspire surtout des équations macroéconomiques du "Treatise et de Kalecki. Quant à l'école bordelaise, elle repose sur l'utilisation d'outils tirés de la théorie des graphes et de certaines définitions comptables de la Théorie générale. Toutes ces tendances ont cependant quelque chose en commun, et on peut ici y ajouter l'école des fondamentalistes keynésiens de Barère, c'est le rôle essentiel et nécessaire de la création monétaire et du financement bancaire pour l'activité productive (1).

Ce sont les diverses facettes de cet aspect essentiel de la théorie du circuit que j'ai tenté de retrouver sous la plume des post-keynésiens américains. On a pu constater que si les plus prestigieux de ces post-keynésiens ne percevaient cet aspect essentiel que de façon assez floue, par contre plusieurs autres post-keynésiens (Nell, Eichner, Moore, Parker Foster) ont une vision qui s'apparente aux idées principales des circuitistes. Il faut cependant reconnaître que le temps "conceptuellement concret" du circuit semble échapper aux post-keynésiens américains : il leur apparaît irréaliste de vouloir visualiser l'économie capitaliste comme une espèce de gigantesque économie agricole, fonctionnant entièrement de façon saisonnière, les banques consentant des crédits au printemps et ceux-ci étant remboursés lors de la récolte à l'automne. Ainsi, le cycle de création de monnaie de crédit et de destruction de celle-ci leur apparaît-il comme quelque chose d'artificiel, même s'il leur est expliqué que tout ceci se déroule dans un mouvement perpétuel (Le Héron 1988, 54 ; Lavoie 1984, 241).

Dans une approche post-keynésienne qui aime raconter une histoire réaliste, la théorie du circuit peut jouer un rôle important pour sa théorie de la monnaie puisqu'elle lui procure des fondements réalistes et explicatifs de l'existence et de l'utilité de la monnaie. On est ainsi bien loin de la monnaie-marchandise ou de la monnaie fiduciaire, jetée du haut d'un hélicoptère ou apportée par les anges comme si elle était de la manne. C'est en ce sens, lourd de précédents historiques (Schumpeter par exemple), que je crois que la théorie

(1) D'Autume (1989, 26) Associe d'ailleurs Barère et son école aux circuitistes.

lu circuit peut effectivement avoir un impact sur la théorie post-keynésienne américaine ou sur la théorie post-classique en général. Pour ce qui est de l'influence inverse, je pense que si l'approche du circuit veut prospérer, elle devra aller au-delà des débats internes qui semblent encore la définir et intégrer des apports de l'approche post-classique. Quelques définitions et quelques outils mathématiques particuliers ne peuvent constituer un paradigme.

Bibliographie

- DAUTUME (A.) (1989) "La macroéconomie contemporaine", in la Science Economique en France, La Découverte, Paris.
- BARRERE (A.) (1974) "Histoire de la pensée économique et analyse contemporaine", tome 2, Montchrestien, Paris.
- DAVIDSON (P.) (1972) "Money and the Real World", Macmillan, Londres.
- DAVIDSON (P.) (1986) "Finance, funding, saving and investment", Journal of Post Keynesian Economics, automne.
- DAVIDSON (P.) (1988) "Endogenous money, the production process, and inflationary-sis", Economie appliquée, n° 1.
- DEVROEY (M.) (1986) "Le circuit de la monnaie : deux interprétations", Working paper, n° 8606, Département des sciences économiques, Université catholique de Louvain.
- EARLEY (J.) (1983) "Essays on the "Credit approach" to macro-finance, Working paper, dept. of Economics and Graduate School of Management, University of California Riverside.
- EICHNER (A.S.) (1987) "The macrodynamics of advanced market economics", M.E. Sharpe, Armonk.
- FORMAN (L.), GROVES (M.), EICHNER A.S. (1985) "The demand curve for money further considered", in Marc Jarsulic (éd.), Money and Macro policy, Kluwer-Nijhoff, Boston.
- FOSTER (J.F.) (1981) "Understandings and Misunderstandings of Keynesian Economics", Journal of Economic Issues, décembre.
- GRAZIANI (A.) (1989) "The theory of the monetary circuit", Theses papers in political economy, Printemps.
- KAUFFMANN (P.) (1988) "L'inflation interprétée par le circuit", Documents pour l'enseignement économique et social, octobre.
- KEYNES, MAYNARD (J.) (1973), "The collected writing of J.M. Keynes", Vol. XIV, Macmillan, Londres.
- KNODELL (J.) (1988) "Mainstream macroeconomics and the neutrality of finance : a critical analysis", Economies et Sociétés, septembre.
- KREGEL, JAN (A.) (1986) "Slylock and Hamlet or are there bulls and bears in the circuit", Economies et Sociétés, août-septembre.
- LAVOIE (M.) (1984) "Un modèle post-keynésien d'économie monétaire fondé sur la théorie du circuit", Economies et Sociétés, avril.
- LAVOIE (M.) (1987) "Monnaie et production : une synthèse de la théorie du circuit", Economies et Sociétés, septembre.

- LAVOIE (M.) (1990) "Éléments d'analyse d'une synthèse post-classique", l'Actualité économique, à paraître.
- LE HERON (E.) (1988) "La circulation de la monnaie : de la création monétaire à la préférence pour la liquidité", Documents pour l'enseignement économique et social, octobre.
- MINSKY, HYMAN (P.) (1975) "John Maynard Keynes", Columbia University Press, New-York.
- MINSKY, HYMAN (P.) (1980) "Capitalist financial processes and the instability of capitalism", Journal of economic issues, juin.
- MOORE, BASIL (J.) (1988) "Horizontalists and verticalists : the macroeconomics of credit money", Cambridge University Press, Cambridge.
- NELL, EDWARD (J.) (1967) "Wicksell's theory of circulation", Journal of political economy, août.
- NELL, EDWARD (J.) (1986) "On money circulation and the rate of exploitation", Thames papers in political economy, etc.
- PARGUEZ (A.) (1980) "Profit, épargne, investissement : éléments pour une théorie monétaire du profit", Economie appliquée, n° 2.
- PARGUEZ (A.) (1981) "Keynes et la révolution", Cahiers d'économie politique, n° 6.
- PARKER, FOSTER (G.) (1986) "The Endogeneity of money and Keynes's General Theory", Journal of Economic Issues, décembre.
- POULON (F.) (1988) "Marché et circuit", Documents pour l'enseignement économique et social, octobre.
- POULON (F.) (1989) "L'école du circuit", in la science économique en France, La Découverte, Paris.
- QUILLES (J.J.) (1988) "La macroéconomie du circuit : présentation", Documents pour l'enseignement économique et social, octobre.
- QUILLES (J.J.) (1988 b) "Le futur non-probabilisable dans le circuit keynésien", Documents pour l'enseignement économique et social, octobre.
- ROUSSEAS (S.) (1986) "Post Keynesian monetary theory", M.E. Sharpe, Armonk.
- SCHMITT (B.) (1971) "L'analyse macro-économique des revenus", Dalloz, Paris.
- SECCARECCIA (M.) (1988) "Systemic viability and credit crunches : an examination of recent canadian cyclical fluctuations", Journal of economic issues, mars.
- TERZI (A.) (1986-1987), "The independence of finance from saving : a flow-of-funds interpretation", Journal of post Keynesian economics, hiver.

PROBLEME DE LA TRANSFORMATION ET ANALYSE DYNAMIQUE

Bernard PHILIPPE

Les raretés relatives peuvent-elles être considérées comme les déterminants de la rémunération des facteurs de production ? Les Néoclassiques l'affirment. Ils déduisaient leur réponse de deux familles de modèles: la première impliquant la mesure d'une variable notée K et nommée capital, la seconde n'impliquant au contraire aucune agrégation. Depuis le milieu des années 1970, à l'issue des controverses entre les Cambridge, la communauté des économistes a admis que la réponse déduite de la première famille était spécifique (1). Cette reconnaissance était de fait celle de la pertinence des critiques formulées par les Néoricardiens. A l'évidence, cet incontestable succès n'a pas permis à ces économistes de constituer une coalition majoritaire capable d'imposer une alternative à la méthode d'analyse néoclassique. Nous consacrons cet article à une réflexion sur cet échec. Nous "Production de marchandises par des marchandises". A cause de cette caractéristique, Piero Sraffa, qui par ailleurs nous libère du non-sens (2), ne parvient pas à proposer un substitut à l'explication de la répartition déduite de la Théorie de l'Équilibre Général. L'étude de la solution du problème de la transformation présentée par Gérard Duménil va nous permettre d'en

(1) Le terme est employé par F. H. Hahn lui-même: "Les néoricardiens... ont établi que l'agrégation du capital était logiquement spécifique. Très bien. Donnons leur un A pour ceci." [1975, P. 363].

(2) L'expression n'est pas trop forte. Sraffa conclut en effet: "... il n'est pas possible de définir la quantité de capital et la période de production de manière à les rendre indépendantes du taux d'intérêt." [1962, P. 479].